



# Serment d'Hippocrate

---

*M-Rose Cornu*

Joseph se tenait à son bureau, la tête dans les mains. Il était fatigué. Il n'avait pas dormi depuis deux jours. Il savait qu'il ne tiendrait pas encore longtemps à ce rythme. Il devait reprendre des forces.

La femme gémit. Il se leva, tira le tabouret près du lit et s'assit. Elle délirait. Il toucha son front. Elle était brûlante. Il souleva le drap et palpa son abdomen tendu. L'infection s'était propagée. Elle était septique, elle ne passerait pas la nuit.

Il se sentit tout à coup désespéré. Il avait mis tous ses espoirs dans ce cas. L'opération avait réussi, la femme s'était réveillée très vite. Elle avait semblé se rétablir pendant trois jours et puis s'était plainte de violentes douleurs dans le bas-ventre.

Il allait se lever lorsqu'elle saisit son poignet. Ses yeux étaient exorbités. Ses lèvres bougeaient mais aucun son n'en sortait. Il voulut s'éloigner mais la femme resserra son emprise. Il paniqua et se détourna violemment, la faisant presque tomber de son lit.

Il ne voulait pas, ne devait pas se laisser aller à la compassion. Il avait toujours su qu'il ne serait pas comme les autres. Lorsqu'il avait dû prononcer son serment d'Hippocrate, il avait hésité. Il ne voulait pas être un médecin de famille. Il ne se sentait pas près des patients. Il l'avait compris dès son premier stage en internat. La compassion lui faisait horreur. Il trouvait cela indécent. Les malades qui allaient mourir se foutaient de la compassion de ceux qui leur survivraient. Tout était hypocrisie et il laissait cela aux infirmières et aides-soignantes qui se prêtaient à la mascarade avec application.

Il savait qu'il deviendrait un médecin hors pair. Il avait consacré toute la première partie de sa vie à travailler avec acharnement. Il restait toujours tard au laboratoire, cherchant quoi qu'il arrive les solutions pour chaque cas.

Il s'était toujours refusé à voir des personnes derrière les malades. Il s'était convaincu après une petite période de culpabilité qu'il était plus important de chercher le remède plutôt que de perdre du temps à accompagner les patients. S'il trouvait comment guérir une personne, cela en sauverait peut-être des milliers d'autres. Et pour cela il acceptait que certains paient le prix fort. Il acceptait que des gens meurent après avoir servi de cobayes.

La femme pleurait doucement. Elle murmurait. Il s'approcha et comprit qu'elle récitait une prière. Il méprisait les croyants. Il pensait qu'un homme intelligent ne pouvait penser que son destin dépendait d'une quelconque force divine. Il souhaita qu'elle meure vite pour ne pas avoir à supporter son agonie. Il s'installa à son bureau et attendit.

Il pouvait entendre le tic-tac de l'horloge murale. Il essayait de comprendre. Évidemment, les conditions d'hygiène n'étaient pas suffisantes. Il manquait d'infirmières, de matériel. Mais cette femme avait semblé bien réagir à l'intervention et il se demandait, en relisant le suivi notifié dans le grand cahier, à quel moment il aurait dû comprendre que quelque chose n'allait pas.

La femme râla. Puis elle se tut. Il ne se leva pas. Elle était morte et cela le déprimait. Il devait faire comprendre à ses supérieurs que les moyens dont il disposait étaient insuffisants. Il devait soutenir qu'un chercheur ne pouvait parvenir à un résultat remarquable que si on lui permettait de le faire en répondant à ses demandes.

Il soupira, inscrivit « DÉCÉDÉE » sur le registre dans la dernière colonne réservée aux observations. Il s'apprêtait à partir lorsque le téléphone sonna. Il hésita puis décrocha au bout de quatre sonneries.

L'homme au bout du fil ne le salua pas :

– Alors ?

– Elle est morte, ça n'a pas marché.

L'homme resta silencieux un moment. Joseph n'avait pas envie de s'expliquer sur ce décès.

– Vous savez que le temps nous est compté ?

– Oui, je le sais.

– Et vous savez aussi que nous n'avons plus le droit à l'erreur ?

– Oui, mais si je peux me permettre, je ne pourrai pas y arriver si vous ne m’octroyez pas les moyens humains et matériels dont j’ai besoin.

L’homme expédia :

– De quoi avez-vous besoin, dites et vous aurez.

Joseph n’y croyait pas. Enfin on l’écoutait. Tout n’était pas perdu. Il pourrait faire de grandes choses. Il pouvait encore devenir un chercheur reconnu par le monde entier, respecté et admiré. Sa femme et ses deux enfants seraient alors obligés d’admettre ses compétences. Il se sentit de nouveau plein de ressources. Sa fatigue disparaissait au fur et à mesure que les idées se bouscuaient dans sa tête. Il aurait chanté à tue-tête mais se rappela qu’il chantait faux, alors il se contenta de faire valser d’un coup de pied la corbeille à papier à l’autre bout de la pièce.

Il alla jusqu’au portemanteau et décrocha son imperméable. Il l’enfila et en releva le col, il faisait froid à l’extérieur. Il regarda la pendule et décida qu’il avait encore le temps de visiter un autre bâtiment avant de rentrer retrouver sa femme et ses enfants. Il éteignit les lumières et referma la porte derrière lui. Puis Joseph Mengele affronta le froid pour se rendre au bâtiment C du camp d’Auschwitz, où l’attendaient des jumeaux arrivés par le dernier convoi.